

*« Nous trouvons de tout
dans notre mémoire.
Elle est une espèce de
pharmacie, de laboratoire
de chimie, où on met
au hasard la main
tantôt sur une drogue
calmante, tantôt sur
un poison dangereux ».*

Marcel Proust

JH

Musée national
Jean-Jacques Henner

43 avenue de Villiers, 75017 Paris
01 47 63 42 73
www.musee-henner.fr

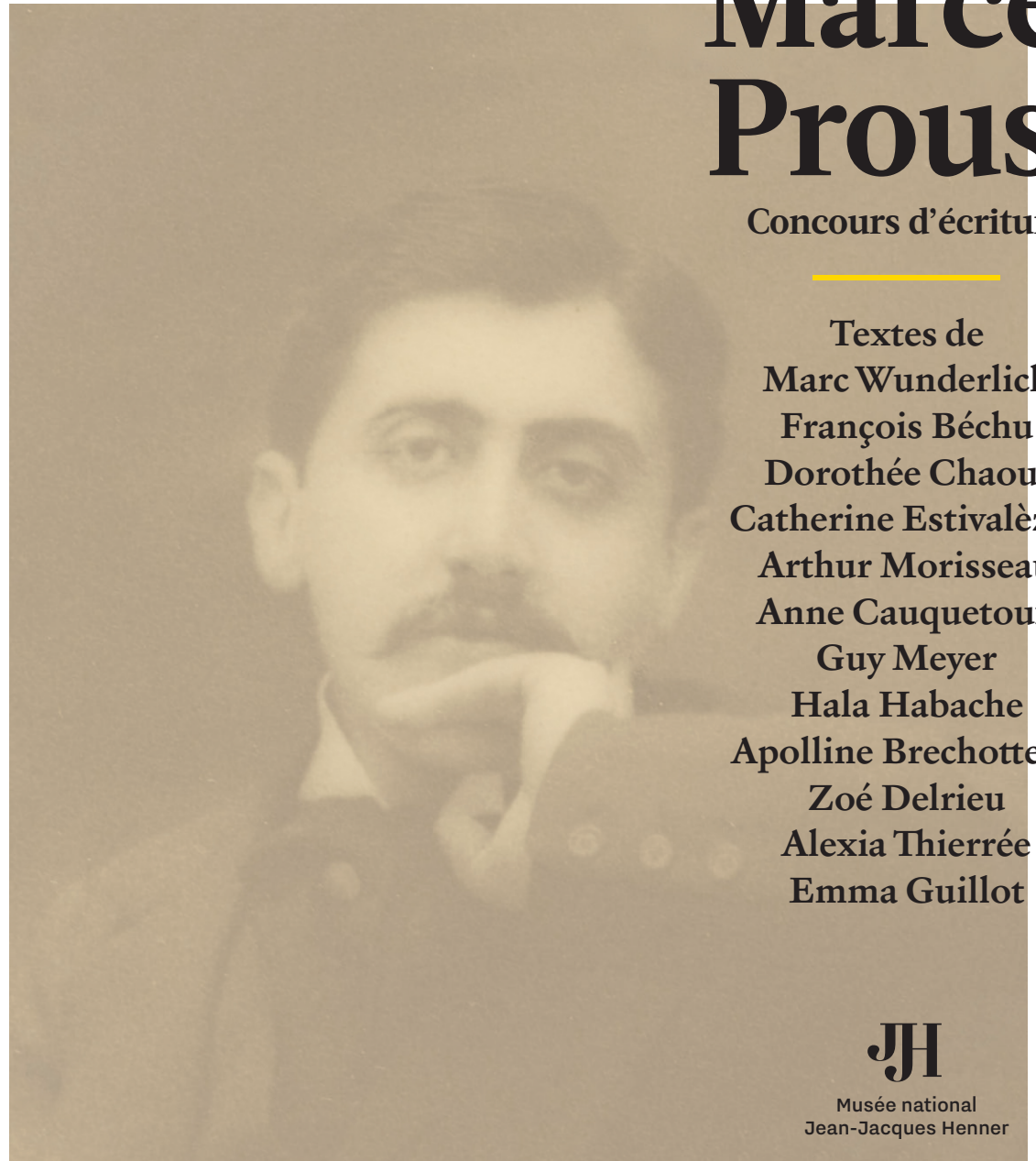
À la manière de **Marcel Proust**

Concours d'écriture

Textes de
Marc Wunderlich
François Béchu
Dorothee Chaoui
Catherine Estivalèzes
Arthur Morisseau
Anne Cauquetoux
Guy Meyer
Hala Habache
Apolline Brechotteau
Zoé Delrieu
Alexia Thierrée
Emma Guillot

JH

Musée national
Jean-Jacques Henner



« *Nous trouvons de tout dans notre mémoire. Elle est une espèce de pharmacie, de laboratoire de chimie, où on met au hasard la main tantôt sur une drogue calmante, tantôt sur un poison dangereux* ».

Marcel Proust, *La prisonnière*

Et vous, que vous réserve votre mémoire ? Plongez-vous à la manière de Proust dans votre pharmacie intérieure et faites jaillir les souvenirs les mieux rangés, les plus enfouis au fond des tiroirs poussiéreux que vous évoquent les sujets suivants :

Sujet 1 Pensez à un plat ou une expérience culinaire qui vous ramène à un souvenir d'enfance, telle la madeleine pour Proust. Quel sera votre aliment déclencheur ?

Sujet 2 Comme Proust, qui a réussi à écrire dans *Sodome et Gomorrhe* la plus longue phrase de la littérature française, composée de 856 mots, écrivez la phrase la plus longue possible à propos d'un objet de votre quotidien.

Marc Wunderlich

1^{er} prix ♦ Sujet 2

Il avait fallu une de ces circonstances absolument exceptionnelles, un de ces extraordinaires alignements de planètes qui font le ravissement des astrologues et dont le destin semble seul connaître les lois qui les font advenir pour qu'un après-midi d'avril, le reflet d'un rayon de soleil, renvoyé sans doute d'une des fenêtres de l'immeuble d'en face qu'une main providentielle aurait poussée aussi négligemment que précisément pour que la lumière vienne toucher mes rayonnages, rappelle à mon attention l'existence d'un livre, qui, sans que je l'eusse oublié, était avec le temps devenu comme un de ces détails du papier-peint que l'on ne remarque jamais, jusqu'au jour où à la faveur d'un déménagement, dans un de ces moments qui nous poussent à enregistrer tous les détails d'un endroit auquel nous n'aurons jamais plus accès, sinon en naviguant parmi les méandres de la mémoire, nous nous rendons compte de son existence, du compagnon silencieux qu'il a été en tant d'occasions et dont nous nous promettons d'honorer la mémoire une fois celui-ci disparu de nos vies, à la différence près que j'avais un jour parcouru les pages de ce livre, et que les heures que j'avais passées avec ce compagnon bavard évoquaient des souvenirs non seulement de lecture, avec des passages qui, alors que notre attention part à la dérive, appelée ailleurs par la fatigue d'une longue journée d'été, ou les éclats de voix résonnant quelque part dans l'immeuble sans que l'on puisse les situer avec certitude, nous frappent soudainement, et nous font relire cette ligne qu'un mot particulier aura investi d'une puissance que rien ne laissait présager, puissance à laquelle nous n'étions pas préparés, et qui nous déstabilise comme le ferait l'accusation inopinée d'un passant qui nous reprocherait de ne pas regarder où l'on met les pieds tandis que, coupables, nous n'admettons cependant qu'à moitié que nos pensées s'étaient évadées à des centaines de kilomètres d'un certain trottoir, et que nous promettons à nous-mêmes, bien plus qu'au passant, que l'on ne nous y reprendrait plus ; mais d'autres

souvenirs, bien plus saisissant que ceux qu'une lecture médiocre n'avait que très légèrement imprimés dans mon esprit, avaient investi toute ma chambre, enfin libérés par la grâce de ce rayon de soleil qui, en frappant la tranche rouge du petit ouvrage, faisait tout en même temps resurgir un flot insoupçonné de sentiments contradictoires, que j'avais tous éprouvés à un moment ou à un autre à l'encontre de celui qui, sans se douter de ce que serait un jour amené à représenter pour moi ce livre, me l'avait prêté, en échange d'un autre qui devait se trouver sur son étagère à lui, et qui, peut-être, provoquerait à son tour le même genre d'épiphanie dont j'étais en train de faire l'expérience, quand bien même l'exemplaire que je lui avais cédé n'atteignait en rien la laideur de celui que je contemplais en ce moment, n'ayant aucunement besoin d'y toucher, de le faire glisser de l'étagère et de le prendre dans mes mains, pour me représenter l'affreux médaillon rococo de la couverture, à l'intérieur duquel se promenaient le long d'un chemin bordé de cyprès deux jeunes femmes et leurs ombrelles – qui n'avaient d'ailleurs aucun rapport avec le récit dont elles tenaient nonchalamment la garde, tout aussi peu préoccupées d'en faire la publicité, compte tenu des affreuses et criardes couleurs de leurs robes à froufrou, que de présenter une figure avenante à quiconque aurait eu la tentation de parcourir ces pages –, et qui, pourtant, étaient devenues les deux visages d'un secret que rien ne laissait transparaître sous leurs traits indifférents, et qui, s'il n'était imprimé nulle part sur les feuilles dont les bords commençaient à jaunir, avait trouvé refuge dans ce livre, quand bien même il n'avait jamais été avoué à celui qui, sans songer un instant à ce que serait amené à représenter un jour pour moi ce don insignifiant à ses yeux, m'en avait fait cadeau, un de ces lendemains qui semblent pouvoir se répéter à l'infini – lorsqu'on croit encore que nous avons toute la vie devant nous, et que rien n'existe qui puisse contrarier nos sentiments – alors qu'il n'advient en réalité qu'une seule fois, hapax de l'existence qui ne nous apparaît comme tel que bien plus tard, parfois des années après, comme en cet après-midi de printemps, où un rai de lumière m'avait soudain fait prendre conscience de la distance à la fois infime et infinie qui me séparait de ce matin pluvieux, il y a bien dix ans de cela, où je repartais chez moi, le petit livre sous le bras.

François Béchu

2^e prix ♦ Sujet 2

Allergique à de nombreux objets du quotidien, y compris parfois aux plus chers, je me suis résolu à l'aventure en cherchant dans un fascicule posté à deux doigts de ma main, un mot qui pourrait faire l'affaire mais tout en voulant pratiquer une méthode un peu particulière qui me permettrait de ne pas décider, de ne pas influencer le choix et donc j'ai fermé les yeux, pris une bonne respiration, levé mon index droit si lentement que j'ai pu penser aux fusées qui s'élèvent puis bourdonnent sur place avant de s'élancer ; là mon doigt rendu au plus haut a piqué en descente sur la page de droite de la brochure ouverte sur mes genoux pour atterrir sur le mot « bugadière » qui m'était tout à fait inconnu, que d'ailleurs le correcteur d'orthographe a souligné de suite en rouge dès que reporté sur l'écran, et qui ne m'a rien indiqué si ce n'est par la vague allure d'un mot de terroir, d'un mot « artisanal », et après un moment la vision d'une caisse, d'une caisse simple prompte à se multiplier devenant dans ma tête tout un peloton, tout un parc destiné à la compétition ou à la vente et qui forçait le pluriel entraînant tantôt sur le circuit des bugadières, tantôt au parc des bugadières, ouvrant des espaces à tel point qu'on puisse se sentir redevable d'une majuscule qui en ferait une institution capable d'étouffer et de dissoudre dans les réactions provoquées de façon si surprenante leur point d'interrogation comme pour, Ah, vous avez été aux Bugadières, par exemple ou encore pour, ramené au singulier sans perdre la majuscule, Ah, vous connaissez Madame de Bugadière, et pour clore la série d'images je me suis vu casquette à la main à la portière de la voiture de Madame, qui, après avoir soulevé les pans de sa robe, posait en deux temps sa fine chaussure (mais je voyais surtout sa cheville), sur le gravier de la cour du manoir, et c'était à croire que, sous le coup de cette émotion, nulle autre perspective ne pourrait plus s'ouvrir à ma rêverie, nulle résonance, car les pensées sauvages fanent plus vite que les autres et j'étouffais de rage quand, par le souvenir, tinta à mon oreille ce que donne le choc d'une cuillère sur un verre en cristal ; j'ai laissé le

son aller jusqu'à son terme pour répéter à la suite le mot qui m'intriguait toujours, et je le répétais comme on apprend à faire un lacet sans savoir si la chaussure sera ou non à votre pied, mais, à force, je me suis détaché de cette idée et j'ai continué, pour ainsi dire, pieds nus, à marcher dans le mot, ce qui m'a permis de croiser des Bugatti, d'aller à la campagne, et après avoir passé les fermes de «La Besnardière», de «La Rousselière» et de «La Gueudière», d'arriver à «La Bugadière», mais avec le grand remord de m'être trop éloigné du point de départ qui était bien «bugadière», et qui me restait sur les bras sans que je puisse savoir comment l'accompagner au terme d'une phrase déjà longue si lui-même ne me suggérait pas quelque indice, ce que je redoutais aussi, car sa prononciation n'était guère engageante ; il ya des mots qui chantent quand on les répète, mais lui n'avait défini aucune esthétique que je puisse considérer à quelque endroit, et cela avait donné à l'usure de sa répétition une intonation bourrée de «eu», portée par l'articulation d'une vache, si bien que j'ai cru entendre tout un troupeau sans pour autant que l'ombre d'un sens apparaisse, et c'était compliqué car je tenais désormais le fameux mot comme on le fait avec le grand vase en porcelaine de l'arrière grand-mère sur une main, le menton calé sur un bord tandis qu'avec l'autre main on essaie de passer un instant un chiffon sur le dessus du buffet d'où on l'a pris, et c'est bien sûr à ce moment qu'on sonne à la porte, une appréhension amène une catastrophe, et là, surprise, c'était une petite voix qui me donnait sans manière aucune la définition du mot, qui me la rapportait comme si je l'avais depuis longtemps perdue: *Petit placard en plâtre dans lequel on mettait le linge sale pour le recouvrir de cendres* ; je l'ai crue inventée par un enfant dans le temps infini d'un jeu ou tout trouve place.

Dorothée Chaoui

3^e prix ♦ Sujet 1

Je caressai de mes mains les rameaux de thym, puis les portai à mon nez pour en respirer le parfum. Une odeur d'été, de soleil, de vacances, d'insouciance perdue, qui me ramena aussitôt dans la maison de ma grand-mère. Nous y passions tous nos étés entre cousins, nous retrouvant comme si nous nous étions quittés la veille, heureux de pouvoir offrir à notre imagination débordante un terrain de jeu inépuisable. Nous passions nos journées dehors, à construire des cabanes dans les arbres, à courir après les poules, à nous cacher derrière les haies, à réinventer le monde, à nous allonger sur la pelouse pour contempler le ciel. Seule l'heure des repas nous rappelait dans la maison, autour de la grande table en chêne de la salle à manger. La pièce était sombre et impressionnante, tout en boiseries. À l'heure du déjeuner, les volets étaient souvent fermés pour nous protéger du soleil, nous déjeunions dans une semi-obscurité qui rendait l'ambiance encore plus solennelle. Pour ajouter à cette atmosphère de pensionnat, les repas étaient pris à heure fixe – midi trente, quand sonnait la sirène de la caserne des pompiers, dix-neuf heures trente quand les oiseaux sortaient pour chanter –, et les menus se répétaient à l'identique de semaine en semaine, de manière immuable. Personne n'aurait jamais songé à remettre en cause ce cérémonial, qui puisait sans doute ses origines dans des habitudes de gestion de famille nombreuse.

J'attendais chaque lundi avec une impatience non dissimulée, non pas parce qu'une nouvelle semaine commençait, mais parce que ce jour-là, nous avions droit, pour accompagner les restes de la poule du dimanche, au riz parfumé au thym, cuisiné par ma grand-mère. Sa spécialité, son péché mignon sans doute également. Le riz était collant, beaucoup trop cuit, baignant encore à moitié dans le jus de la casserole, mais la saveur du thym permettait de sublimer cette cuisson ratée. Il collait à nos couverts, collait au fond du plat, collait en bouche. Comme si ma grand-mère, si pudique, n'avait trouvé d'autre moyen pour nous exprimer son

attachement et son affection. Chaque lundi matin, je l'accompagnais au fond du potager pour l'aider à cueillir les quelques rameaux dont elle allait avoir besoin pour préparer ce plat. Aucun de mes cousins ne me disputait ce que je considérais comme un privilège. Pour rien au monde je n'aurais raté la sortie par la porte de l'arrière-cuisine de cette petite dame, si frêle, vêtue de son tablier gris et d'un turban qui encadrait harmonieusement son visage sillonné de rides. Elle était tellement maigre que le moindre souffle de vent aurait pu la renverser. Mais quand il s'agissait de couper les branches de thym, je remarquais dans son poignet à la peau translucide une assurance tranquille. La même que celle avec laquelle elle transperçait d'un coup de couteau la gorge de la poule le samedi matin.

Était-ce parce que j'avais le sentiment de partager un moment d'intimité avec cette femme d'ordinaire si réservée? Était-ce parce que le parfum que le thym dégageait du plat de riz nous permettait de nous évader de cette salle à manger beaucoup trop sombre? Était-ce parce que j'y reconnaissais l'appel du soleil, de la terre sèche du jardin? Un peu de tout cela sans doute. Même enfant, ma grand-mère m'avait toujours semblé délicate, j'avais sans cesse ressenti cette envie de la protéger. Aujourd'hui encore, le parfum riche et chaud du thym sur mes mains me ramène à son doux souvenir, étrange combinaison de fragilité et de force.

Catherine Estivalèzes

4^e prix ♦ Sujet 2

Le Flacon

Des effluves boisés, ambrés, aux sillages capiteux et entêtants teintés de musc, d'ambre et de patchouli, s'échappaient d'un flacon stylisé au charmé suranné, évoquant un Orient lointain et idéalisé, une contrée aux couleurs chatoyantes et à la magie enivrante, aux ors de palais

rutilants, aux divinités intemporelles vénérées par des maharadjahs de haut lignage à la beauté incandescente, et, dès que j'en approchais, tel un sortilège digne des Contes des Mille et Une Nuits, venaient revivre, l'espace d'un instant, le souvenir lointain enfoui au tréfonds de mon être, d'un lieu idéalisé et vénéré, tel qu'il avait survécu dans ma mémoire d'enfant, où les senteurs du passé mêlées à mes pensées enfouies, ressurgissaient semblables à la vague se brisant à l'orée du rivage, déferlant et m'emplissant d'une félicité salvatrice, et, tandis que la vue de ce flacon, quand bien même il fut vide de son substantifique élixir encore qu'il conservasse les subtiles émanations éthérées et fugaces de son parfum originel, dont le charme diffus venait imprégner l'atmosphère, et qui, tel un onguent échappé de sa gangue, une chrysalide se métamorphosant en une nymphe sublime, une âme captive s'extrayant de ses limbes pour renaître à la vie, ravissait ma psyché, insufflant sa brise légère à mon âme toute entière, et ainsi, parvenais-je à m'abstraire d'un présent oppressant, à m'élever vers des cieux plus cléments, à la recherche d'un apaisement bienfaisant, d'une ivresse euphorisante, d'une chimère fantasmée, d'un ravissement extrême teinté d'exaltation, et ce faisant, j'oubliais soudainement les affres du moment, et, semblable à un esprit dont le génie fantastique aurait exaucé les vœux, à un souffle divin exhalé de l'Olympe dont les sorts m'auraient tout entier consumé, à un enchantement merveilleux prodigué par une fée mystérieuse, me sentais-je absorbé par cette vision sublime, contemplais-je à foison cette fiole magique et humais-je nûment son contenu subtil, voguant librement sur des mers pacifiques aux confins de la terre et de ses continents, et que j'eusse égaré cet objet adoré, vénéré, qu'il fut perdu à jamais dans les méandres d'un voyage, d'un oubli soudain et impromptu, son parfum éternel ne s'effacerait jamais de mon imagination foisonnante, il perdurerait, en dépit des circonstances, à demeurer l'évocation d'un instant apaisant, à stimuler le flux discontinu de mon monde intérieur, de ma conscience abstraite, à figer à tout jamais dans mon cœur esseulé la beauté évanescence du temps retrouvé.

Arthur Morisseau

5^e prix ♦ Sujet 2

La sonnerie malhabile et désuète qui en émanait ne dura qu'un instant, quelques secondes peut-être qui résonnèrent comme des heures sous l'entêtement barbare du motif répétitif que, malgré moi, j'avais probablement choisi trop insistant et âpre : « c'est le meilleur, il ne vous apportera que satisfaction » m'avait certifié la vendeuse, elle-même très à la page, polie et particulièrement réjouie de sa manœuvre, en me tendant ce bibelot dernier cri, sans savoir qu'il ne représenterait que le naufrage de mes nuits déjà remplies d'insomnies et qu'il ne m'apporterait que la hantise de l'entendre retentir au creux de la coque mordorée et superficielle que je m'étais laissé convaincre d'acheter – comme la couleur s'accorde bien avec votre veste ! –, car si j'avais acquis le dernier modèle, le téléphone portable que des neveux devaient m'envier et qui laisserait comme seule réaction à ma mère que de dire combien cette dépense était considérable, je devenais surtout propriétaire de l'objet qui, je n'allais pas tarder à le découvrir, déclencherait ma jalousie souterraine, annihilerait mon éventualité du bonheur et intensifierait mes sévères angoisses (lesquelles par ailleurs n'étaient pas indifférentes à la perspective de pouvoir désormais contacter Albertine quand je le souhaitais, quitte à découvrir qu'elle n'était pas aux Halles, où sa gourmandise devait la conduire à acheter les premières fraises, comme elle me l'aurait indiqué plus tôt par message vocal, mais peut-être aux Deux Magots en train de désaltérer sa soif avec un inconnu ou au café-concert, s'étant laissé entraîner par Andrée), même si finalement, ce qui me ferait sombrer dans un état maladif, ce ne serait pas tant le fait de pouvoir atteindre celle que je désirais où qu'elle fût d'un simple glissement de mon doigt sur l'écran, ni même la possibilité que le téléphone sonnât à toute heure et laissât entendre sa mélodie insidieuse et mesquine, comme lorsque le coq, que l'on s'attend à entendre aux premières lueurs de l'aube, décide d'asseoir sa puissance sur la basse-cour en communiquant tout au long de la journée, mais surtout l'absence de sonnerie, quand attendant pendant des heures que l'écran quittât ce noir grisâtre,

apathique et secret, je le distinguerais inlassablement obscur, brouillé, à l'instar de ma lucidité qui, telle une patiente échappant à son anesthésie après avoir enduré une opération chirurgicale ardue, resterait plongée, sans filtre et sans retouche, dans le gouffre du désespoir de ne pas savoir, de ne pas connaître, de ne plus être.

Anne Cauquetoux

6^e prix ♦ Sujet 1

Les goûts de l'enfance sont, pour moi, des paradis perdus. Je n'ai jamais retrouvé l'émerveillement de ces beignets, aériens et poudrés de sucre, avalés dans un appartement sombre et frais du vieux Monaco, alors que nous attendait, dehors, une journée assourdissante de soleil ; ni l'émotion ressentie à croquer dans un pâté aux pommes de terre dégoulinant de crème, découvert au cours de ces vacances creusoises qui m'ont appris l'ivresse de la liberté ; ni enfin l'apaisement que me procurait cette simple purée de pois cassés que faisait ma mère, debout dans sa cuisine à une période où mon père vivait encore. J'ai eu beau multiplier les tentatives - et même si, souvent, je me suis régalée -, jamais je n'ai réussi à retrouver ainsi le chemin de mon enfance.

Sauf peut-être. Et cela tient-il de sa saveur ou du sentiment de transgression qui lui est lié alors que chez moi le sucre était quasi tabou ? Une friandise, et une seule, a le don du souvenir : ces gaufrettes industrielles, enrobées de chocolat et enveloppées dans du papier plastifié rouge. J'avais le droit unique et rare de m'acheter ce que je souhaitais en sortant des cours obligatoires de piscine, que j'avais en horreur. Ma mère me donnait pour cela une pièce de monnaie, précieusement conservée dans ma poche et dont j'ai oublié la valeur. Elle me permettait, à la sortie de mon cauchemar hebdomadaire, de me ruer avec tous ceux de ma classe sur le distributeur installé à l'entrée de la piscine, une machine

rarissime dans les années 1970 pour les enfants de banlieue que nous étions. Le rituel était toujours le même : je choisissais à chaque fois ces gaufrettes légères et terriblement sucrées, dont il fallait délicatement déchirer l'emballage – quelle sourde émotion – avant de les manger. J'entends encore le bruit métallique de la pièce dégringolant dans la machine et l'excitation à tirer la trappe, mêlée de l'appréhension qu'un des rouages ne se grippe avant la fin du processus. Oui, je me souviens de la gourmandise de ces barres, cassées l'une après l'autre pour être mieux dégustées dans le car. Et aujourd'hui encore, il suffit que je m'autorise à manger une de ces gaufrettes sous plastique pour être submergée par l'odeur d'eau de Javel, le bruit des cris et des gerbes d'eau résonnant sur les grandes surfaces vitrées, celui des pas nus courant sur le sol mouillé. Je retrouve mon inquiétude devant cette étendue plate, inutile et menaçante, d'eau pleine de chlore, les jacassements dans les vestiaires, les cheveux mal séchés, les habits remis à la hâte tirebouchonnés sur des mollets humides. Et puis enfin, la joie inouïe de reprendre une vie normale, au plein soleil de midi.

Guy Meyer

7^e prix ♦ Sujet 1

L'oreille d'Amati

Intrigué je tends l'oreille, l'émotion monte et je me sens littéralement aimanté par cette belle musique qui se déploie, alors j'écoute avec une délectation extrême, venant de l'autre côté de la place, derrière un rideau d'arbre d'opérette, les sons mélodieux et envoûtants d'un instrument de musique qui se dévoile progressivement sous mes yeux ébahis, plus je m'approche de lui ; je reconnais d'abord sa silhouette aux formes généreuses et féminines, toute entière animée d'un mouvement délicieusement chaloupé ondulant sur sa pique ; je discerne maintenant nettement sa table d'harmonie élégamment galbée, d'un bois séculaire aux veines apparentes, à la patine satinée de miel et d'ambre qui renvoie à la sérénité sublime des grands épicéas de nos majestueuses forêts montagnardes ; j'admire ensuite sa tête baroque à la volute gracieuse et finement sculptée, comme un hommage à la noblesse de la musique, véritable source d'élévation de l'âme ; puis je me sens complètement hypnotisé par le ballet qui anime la touche d'ébène où des doigts de fée dansent une sarabande sensuelle, étrange et envoûtante, une brèche s'entrouvre en moi ; mon cœur bat de plus en plus fort, mes souvenirs berlinois remontent en même temps que je suis curieusement fasciné par l'archet sensible et léger qui glisse amoureuxment, non loin du chevalet, sur les cordes tendues pour les faire vibrer et chanter, libérant - comme par miracle - une suite de Bach en Sol majeur si harmonieuse, au point de vous faire tressaillir toutes les ouïes enivrées ; c'est tout ce vénérable violoncelle, corps et âme en fête, qui vibre au plus profond de moi, et réveille des échos si intimes, ces souvenirs du mur de Berlin s'effondrant en ce mois de novembre 1989, comme les murailles de Jéricho le firent il y a si longtemps, pour nos retrouvailles bouleversantes, poignantes et inespérées, dans un grandiose prélude à une autre vie, ravivant ces sanglots longs qui m'envahissent comme une marée montante.

Apolline Brechotteau

9^e prix ♦ Sujet 2

Le hibou

Quand je l'ai aperçu, j'ai tout de suite su que c'était de l'or, tout dans son apparence trahissait la nature de son façonnage ; un petit hibou suspendu à un vulgaire filet métallique – outil nécessaire à la présentation des bijoux sur le marché, celui où Mamie m'emmenait chaque dimanche après l'interminable montée qu'on gravissait dans la brume, mes pieds ne faisaient pas le poids ou plutôt leur légèreté craignait le béton implacable que la mairie venait de refaire, décision communautaire disait Mamie, comme si la communauté pouvait avoir raison de mes talons ; j'étais donc à ce point pieds et poings liés aux autres, mais quelle importance si, je ne l'avais pas oublié, j'arrivais à temps et que Mamie acceptait enfin de m'offrir ce hibou d'or dont les comparses avaient été achetés au fur et à mesure des semaines sous mes yeux craintifs, car ils étaient bien craintifs mes yeux devant la désertification du stand, il n'en resterait bientôt plus – et je louperais alors le trésor que de mes yeux j'avais connu et reconnu mais que je n'aurais jamais eu la chance de toucher, ou seulement en rêve, car j'ai encore sous la pulpe des doigts l'écorchure du ventre du hibou, tendre et verte dans la pierre fendillée ; un trésor de guerre assurément, le reste oublié d'un pillage que j'étais la seule à avoir repéré car Mamie ne prenait pas la peine de tendre son regard vers cette pacotille dont je trouverais un autre exemplaire tombé lâchement sur le sol, abandonné par un acheteur – bien bête l'acheteur, qui en aura alors reconnu la misère et moi la splendeur car jamais broche n'avait tant brillé à mes yeux et jamais je n'aurais tant cédé au caprice pour obtenir cet objet de malheur – du malheur, c'est ce que son éloignement me procurait et j'étais alors dans le désespoir de ne pouvoir posséder ce métal doré dont les bijoux me cramèrent les pupilles ; et j'avais mal n'allez pas croire, croire que je m'endormais en oubliant « l'incident », non, jamais, jamais je n'ai oublié la brûlure de son absence dans ma boîte à bijoux, restée la gueule ouverte

– le couvercle pantelant de ne pas avoir reçu sa pitance ; quelle tragédie de me savoir responsable de son désabusement et vaincue face à Mamie qui secouait la tête avant même l'entrée du marché, elle prenait les devants, ne voulait pas qu'on l'embête pour un hibou de fer – ce n'était pas du fer, me trouvant ingrate de fixer toute mon attention sur ce jouet insignifiant, parce qu'elle ne comprenait pas, Mamie, elle, elle n'avait jamais eu de bijou à elle, rien que sa bague de fiançailles, celle que grand-père avait du rafistoler à de nombreuses reprises car en acheter une nouvelle n'était pas dans leurs moyens, pas dans l'air du temps comme le précisait Mamie ; et je me demandais alors ce qui était dans l'air du temps, le temps se donnait-il des airs que l'on pouvait alors recevoir ou ce que Mamie voulait dire c'est qu'une petite fille de six ans devait penser davantage à son avenir et au bonheur de sa famille plutôt qu'à cette camelote du dimanche, cette cochonnerie en toc, cette babiole vite brisée – clinquante d'impudeur en ces temps de diète qui rongeaient le pays, et ma vie, faut-il le rappeler, car ce que ne savait pas Mamie c'est que si je voulais ce hibou, cette broche, ce n'était pas pour être belle en la portant, ni parader au devant des voisins qui penseraient que j'étais une petite fille gâtée, c'était pour concentrer en moi la force qu'elle m'inspirait ; une force que j'aurais partagé avec Mamie dont les articulations craquaient sans cesse et dont on disait qu'elles « chantaient », car ma Mamie n'était pas ce genre de femme qui se pose sur un canapé – de toute manière on n'en avait plus, c'était une femme qui faisait le ménage quand ces chevilles grinçaient comme les dents d'un crocodile affamé, qui marchait d'un pas leste alors que les kilos des pommes de terre quotidiennes (avares et rares certes) lui pesaient sur la colonne ; Mamie c'était une grande dame, de celles qu'on salue dans la descente du marché, à qui on offre toujours un petit quelque chose car la disette ça rapproche, comme les amourettes d'ailleurs même si Mamie, elle, elle n'était fidèle qu'à un homme, celui qui a élevé ma mère et son frère et a ré-haussé leurs prénoms de son nom ; le mien aujourd'hui, un nom hors du commun, un nom qui parle aux êtres de la forêt et fait fuir les souris, un nom qui souligne le sourire de Mamie lorsqu'elle se l'entend prononcer, un hommage qu'elle ne voit pourtant pas lorsque je lui montre du doigt le petit hibou broché qui trône sur l'étal, le regard sûr et fier de mon

grand-père avec sur le torse et en travers du cœur, cette marque comme à la guerre que mon aïeul me montrait parfois, riant comme un âne qui n'aurait jamais rué – distancé dans sa souffrance, en amour avec sa petite fille, cette petite demoiselle Hibou qu'il n'aura pas vu grandir.

Zoé Delrieu

10^e prix ex-aequo ♦ Sujet 1

J'avais arpenté maintes fois déjà les mêmes ruelles, avais été heurtée par les mêmes impressions. D'humeur légère, ce samedi de mai j'étais cette fois en quête de nouveau. La parisienne est ainsi, d'un enthousiasme versatile. Le quartier du Louvre offre cette possibilité d'entrer dans l'Histoire. Les galeries qui l'enserrent sont autant de pépites hors du temps, assurément capables de contenter la coquette capricieuse que j'étais devenue. Me voilà vite attablée, nonchalante et heureuse en terrasse d'un café, certes désuet mais, comble de chance, peu fréquenté. Des globes de verres et des lambris en pin ornent les lieux. Commande est vite prise. En quasi professionnelle, je commande systématiquement un chocolat chaud « maison ». Toute griffe dehors, j'en attends la dégustation, presque uniquement pour le jugement féroce que je pourrais en tirer. J'aime être une cliente dite « difficile ». Cela légitime ce que je souhaite laisser entrevoir de moi. Mais je dois le reconnaître, à l'instant même où cette tasse de porcelaine m'a été déposée, je suis désarçonnée. L'odeur qui me bouscule m'est familière. Le goût ne fait que confirmer l'impression première.

Certains instants tiennent du merveilleux quand ils se révèlent à nous la première fois. Puis de l'illusion finalement lorsque nous les invoquons trop fréquemment. Les vivre un millier de fois, identique absolument comme Nietzsche le martèle, voilà tout ce que je souhaitais. Comme un rempart à tout autre possibilité, en certitude ultime, une mer de prospérité. Ce matin là ressemblait à cela. Comme à 7 ans,

je croyais, je savais que tout resterait semblable. Invariablement je serai réveillée par la même effluve de chocolat chaud. A peine extirpée de mes songes, je plongerai dans un autre abîme, celui du délice. Bien installée, raide, majestueuse même, toute entière livrée aux soins de Maman juchée sur une chaise de bois rustique bien plus âgée que moi, je gardais les yeux clos. J'humais au dessus du Graal l'odeur de ma boisson préférée. J'ouvrais finalement une paupière, puis l'autre, toute éblouie par la raie de lumière que laissait filtrer les persiennes provençales, faisant voler les poussières du jour. La senteur du chocolat d'abord, du bois fraîchement vernis ensuite. Il ne me restait plus qu'à me délecter. Un goût brut d'abord, un rien amer. Rapidement adouci par une houle sucrée qui attaquait mes papilles, puis les assiégeait, les enrobait, les ensorcelait enfin. A la seconde gorgée, le rêve se dissipait déjà, aussi fugitif que la Jeunesse poursuivie par le Temps.

Alexia Thierrée

(16 ans)

10^e prix ex-aequo ♦ Sujet 1

Salut toi, toi ce petit objet qui me suis depuis mes premiers pas, mes premiers mots; toi, cette création humaine qui n'a fait qu'ajouter des moments de tendresse à la vie dynamique et mouvementée de l'être curieux et très vivant que j'étais et que je suis toujours me semble t-il; toi, placée le plus souvent à droite du rectangle souple de deux mètres de long qui oblige à reposer de la meilleure des façons cette chose bouillante mais fascinante qui me sert à réfléchir lorsque la lune et ses astres lumineux soumettent leurs sourires narquois aux mondes nocturnes mais éveillés et même témoins de cette concentration d'êtres plus ou moins sages qui forgent l'élan de la machine parisienne et perfectionnent son dynamisme intemporel, toi qui n'a fait qu'émerveiller de couleurs les yeux amandes et l'imagination d'une petite fille sans grande inventivité différente

de l'innocence enfantine en l'écoutant, l'emmenant dans ses rêves, la rassurant, la suivant dans tous les angles de vue que seuls les mini êtres qui peuplent les écoles primaires peuvent observer, la prenant dans tes bras rigides, l'enivrant d'un amour que vous seules pouvez comprendre, acceptant ses embrassades baveuses et récupérant les larmes salées qui lui arrivaient parfois de laisser couler lorsque les lumières de son couloir s'éteignaient, sur les joues rosées que les humains aimaient lui secouer, gage d'une soi-disant gentillesse; toi, que chaque assemblage de cellules possède de manière différente, selon leurs envies, celles de leurs proches surtout, leurs personnalités, leur attachement à ton existence, l'importance que tu auras dans leur esprit, parce que pour eux, tu pourras illustrer un animal, un aliment, un dessin animé, un simple bout de tissu; mais pour moi tu étais un tout, par ta forme, je pouvais me sentir rapprochée de toi, avec ton visage dur de matière à la fois enfantin et adulte, tes cheveux crépus auxquels je n'arrivais pas à donner forme et qu'il m'est arrivé d'arracher, ton buste couleur vert clair qui, lui, était plus léger et agréable au toucher de mes mains, il y avait, collée à ton dos, l'étiquette de ton inventeur que le pouce que je ne suçais pas tripotait de manière continue et incessante, ce qui, en outre, agaçait mes inventeurs-tu vois, on a chacun les nôtres-, ensuite il y avait tes extrémités que j'aimais contempler car les similarités qu'elles proposaient avec les miennes me stupéfiaient, tu étais comme moi finalement et tu me permettais de dire le n'importe quoi des êtres naïfs, mais je pouvais aussi parler des choses que je n'aimais pas évoquer par peur de blesser autrui, de rajouter aux difficultés familiales, d'étonner par mes propos qui te disaient semblable aux héros parlant d'un célèbre film d'animation aux initiales de T.S; nombreux portraits de mon petits corps et de ma chevelure blonde te montrent dans ma main, droite le plus souvent, dans des cafés, des cérémonies religieuses, en vacances, en famille, tu étais là, tout le temps, j'avais besoin de toi, de savoir que tu ne me laisserais pas, que je te reverrais en rentrant chez moi et que tu resterais le témoin de mes moments vivants, j'avais de plus créé cette dépendance de mon pouce qui frottait ton étiquette et ne pouvais plus m'en passer, j'ai d'ailleurs mis du temps à ôter cette addiction étrange de mon quotidien et de mes endormissements nocturnes, d'ailleurs, tu as une

sœur jumelle mais le toucher de son tissu n'obtenait pas sur mon doigt la sensation de la texture parfaite alors, malheureusement, je l'ai moins soumise à l'activité de mes phalanges; aujourd'hui, même si je parle de toi au passé, tu as toujours ta place dans le meuble qui me soutient, tremble, perturbe les figures de plastique industriel avec lesquelles on s'amuse, et provoque un bruit désagréable et peu discret à chacun des mouvements de mon corps lors de mes imaginations nocturnes, tu as pris de l'âge certes, tu as perdu des parties de ton buste, tu es moins rembourrée de ce synthétisme de matières, tu as perdu beaucoup de poils sur ton crâne, mais l'attachement de cet esprit qui s'est tant confié à toi, qui t'a chérie, qui t'a embaumée d'un amour sans peine, qui t'a fait virevolter aux sons des rues, des bâtiments, des écoles, de tous les acteurs de la pièce de théâtre en plusieurs actes qui racontent l'histoire d'une petite fille née l'été 2003, une petite fille qui, depuis que tu es moins présente dans ses tourments, ses joies et ses peines, a fait la promesse peu commune que tu continuerais à la suivre jusqu'au bout de la vie courte, belle et rebondissante qui compose son existence dans un XXI^e siècle conforme à la non-satisfaction perpétuelle du genre humain, peut-être voit-elle en toi le coffre fermé à double-tour qui referme son enfance peu à peu effacée par le temps, cette fragilité et cette dépendance à l'imagination qui lui manque jour après jour, cette époque où se contenter d'un rien n'était pas synonyme d'humilité, cette partie d'une vie où les doutes et les remords n'apparaissaient pas encore dans les esprits de ses camarades de jeux, dans son esprit, celui pour qui ta place aura toujours une importance, celui qui a décidé de t'emmener avec elle.

Emma Guillot

(9 ans)

Catégorie Enfants ♦ Sujet 2

La théière contient le thé, un thé bien chaud on pourrait même croire qu'il a passé une journée dehors un jour de canicule, elle doit avoir très chaud et quand on verse le thé elle doit se sentir libérée d'un poids, le thé est parfois tellement chaud qu'il émet de la vapeur mais la théière lutte avec son couvercle, mais quand même sans la vapeur le couvercle ne servirait presque à rien, l'hiver est une saison bien dure, mais la saison du soleil et du beau temps, l'été est bien mieux, car cette fois elle contient du thé mais un thé bien froid, la théière va au réfrigérateur pour être froide, elle y reste bien deux heures, elle est toute froide comme si elle avait fait un détour en Antarctique, mais vraiment un tout petit détour car une journée elle serait congelée, puis à la fin de l'été à force d'avoir servi son thé froid pour que personne ne soit assoiffé, elle a un petit mal de dos puis parfois vient un énorme mal de dos, personne n'est là pour la soigner, une théière n'a pas de médecin, alors c'est fini c'est la fin de sa vie, elle sent quelqu'un qui la prend par le manche, qui la mène vers un énorme couvercle peut-être dix mille fois plus grand que le sien, celui de la poubelle mais notre théière n'en est pas là, elle est jeune et a des petites pensées joyeuses, pas de pensées sur la mort, elle pense que c'est un oiseau avec son bec, une cigogne voyageuse, mais un jour elle a compris que ce n'était pas une cigogne voyageuse car elle n'est allée qu'en Allemagne, c'est son pays de fabrication puis elle est montée dans un camion, elle a été livrée et bien sûr elle n'a pas d'ailes et en plus elle n'a pas de jambes, pour elle bouger toute seule c'est impossible, la nuit elle doit rester dans le placard en attendant sagement le petit-déjeuner mais pour se remonter le moral elle peut se dire qu'elle a de la chance, la douche pour elle c'est une fois par semaine plus exactement le lave-vaisselle, mais toutes les théières n'aiment pas se doucher, c'est normal car je pense que personne ne veut passer une heure interminable dans de l'eau bouillante, mais les plus à plaindre ce sont les assiettes, elles y vont quasiment tous les jours, en plus une assiette c'est blanc commun, ordinaire

alors qu'une théière le plus souvent a de belles couleurs vives et quand on la voit, on a envie de danser, on est joyeux et on se dit qu'une théière a la vie triste et répétitive alors que non, elle voit de nouvelles tasses, de nouvelles personnes et discute avec ses amies les tasses et les cafetières, mais le plus dur à vivre c'est de ne pas servir, quand la famille qui l'utilisait la laisse pour un voyage, elle se retrouve toute seule, les discussions elle se lasse, mais le plus dur est quand elle se fâche avec ses tasses car parfois, une théière a une ou plusieurs tasses une théière bleue avec des tasses bleues, alors elle dort, car imaginez que vous ne pouvez pas bouger pendant une semaine la seule solution c'est dormir, c'est bien ennuyant, mais elle attend patiemment le retour de la famille, qui se passe toujours très bien, on dit qu'elle est bien mieux que la théière de leur voyage, le thé en voyage était dégoûtant, ils sont contents de retrouver leur théière, mais ça la contrarie un peu car ils disent du mal de sa famille les théières, mais elle ne connaît pas d'autre théière qu'elle, il y a peu de théières qui se connaissent entre elles, peu de personnes achètent deux théières, mais bien sûr le plus important c'est de retrouver son autre famille, ses utilisateurs, et continuer de vivre gentiment.

*« Nous trouvons de tout
dans notre mémoire.
Elle est une espèce de
pharmacie, de laboratoire
de chimie, où on met
au hasard la main
tantôt sur une drogue
calmante, tantôt sur
un poison dangereux ».*

Marcel Proust



Musée national
Jean-Jacques Henner

43 avenue de Villiers, 75017 Paris
01 47 63 42 73

www.musee-henner.fr